

ÉQUIPAGE DE BEAUMONT-LA-FERRIÈRE AU VICOMTE D'ANCHALD

Cher Monsieur,

Je n'oublie pas la demande que vous m'avez faite à la dernière réunion de la Société de Vénérerie. Je voulais depuis longtemps vous écrire à ce sujet, et profite pour le faire des loisirs d'un court déplacement en Auvergne.

J'ai chassé le sanglier depuis ma toute première jeunesse jusqu'en 1889 ; les sangliers ayant disparu après les grandes gelées de 1889, mon Père s'est mis à chasser le chevreuil. Je suis devenu à ce moment l'associé de mon Père, et celui-ci ayant renoncé quelques années plus tard à monter à cheval, j'ai pris petit à petit la direction de l'équipage. J'ai chassé jusqu'en 1906 ; à cette époque, le conseil général de la Nièvre ayant décidé que la chasse à courre du chevreuil serait fermée en même temps que la fermeture de la chasse à tir, il n'y avait plus qu'à sonner la rentrée au chenil. Les chiens ont été vendus à M. Guyot, qui possède maintenant un des meilleurs équipages de chevreuil.

Voici, en quelques mots, le résumé de mon existence de veneur. Ceci exposé, je ne vous surprendrai pas en vous disant que

mes meilleurs souvenirs sont ceux de mes débuts, que les récits de chasse, que les anecdotes qui pourraient intéresser se rapportent surtout au vautrait, et c'est bien là ce qui me gêne dans la formule que vous avez adoptée, et qui ne comprend que la période de 1894 à nos jours.

Mon Père n'a eu que deux piqueux : Breton et Rabet. Le second est entré à son service en 1867 ; il avait vingt-cinq ans et venait de se marier. Il sortait de chez M. de la Jolivette et avait été dressé et formé par le vieux marquis de Chavagnac. Ce fut un piqueux remarquable ; il est mort retraits chez moi il y a une dizaine d'années. Le récit qu'il me plairait de faire serait celui de la carrière de Rabet Étienne ; y verriez-vous quelque inconvénient ?

D'ANCHALD.

Trop heureux de pouvoir mettre à l'honneur, dans cet ouvrage, la carrière d'un excellent et dévoué piqueux, je répondis d'enthousiasme au vicomte d'Anchald, qui, fort aimablement, m'envoya la piquante relation que voici :

RABET, PREMIER PIQUEUX

Rabet fut un piqueux remarquable, ayant non seulement la science mais en quelque sorte l'intuition de son métier ; il était de petite taille, mais vigoureux et d'une endurance extraordinaire ; sa passion pour la chasse le soutenait au point de lui faire ignorer toute fatigue et il serait injuste qu'avec toutes ces qualités il n'ait pas sa petite page d'histoire.

Originaire de Châtel-de-Neuvre, dans l'Allier, il avait vingt-cinq ans et venait de se marier lorsqu'en 1867 il entra au service de mon Père.

Il s'est si bien attaché à son Maître et à ses chiens qu'il n'a plus jamais quitté la Nièvre, dirigeant le vautrait jusqu'en 1889, puis l'équipage de chevreuil jusqu'en 1906.

Les chiens ayant été vendus à M. Honoré Guyot, il s'est contenté de sa plaque de garde et de la conduite de quelques briquets, jusqu'au jour où il prit sa retraite.

Il est mort chez moi, à quatre-vingt-quatre ans, en 1927, et repose maintenant dans le petit cimetière de Beaumont-la-Ferrière, auprès de sa femme et non loin de son ancien Maître, entouré par les vastes forêts dans lesquelles a si longtemps retenti son joyeux bien aller.

Quels furent les débuts de Rabet? Je les connais peu, mais les devine.

Le jeune Étienne avait neuf à dix ans au début du Second Empire. La chasse était alors en grand honneur dans le Bourbonnais, les Equipages nombreux. Il a entendu le récri des meutes ardentes, il a vu passer de brillants cavaliers ; il n'en fallait pas davantage pour faire naître en lui la passion de la chasse, le rêve de porter un jour la tenue de vénerie et de galoper à la queue des chiens.

C'est bien ainsi que se sont déclarées nombre de vocations de futurs piqueux.

Rabet m'a raconté bien des histoires savoureuses sur ses débuts et je regrette infiniment de ne pas les avoir notées sur l'heure ou de ne pas les avoir redemandées plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a dû débiter très jeune, car il n'a jamais eu le temps d'apprendre à lire.

D'après mes souvenirs, Rabet a débuté comme valet d'écurie chez le marquis de Chavagnac, et c'est le Marquis qui l'a mis à cheval.

Rabet m'a raconté que le Marquis était un colosse montant des chevaux de première force. Il l'emmenait en plein bois, faisant ployer les branches et les perches sur son passage, et se retournait de temps en temps pour voir s'il était bien suivi malgré les branches qui cinglaient la figure du jeune apprenti.

Un jour, le marquis de Chavagnac va aux abois à cheval, selon son habitude. Le sanglier, un petit ragot de 120 à peine, le charge et saute sur le pommeau de la selle. Le Marquis se retourne en riant et crie à Rabet : « Il ne faut pas le tuer, ce petit ragot, il est trop gentil ; as-tu vu cela, il a voulu m'embrasser. »

Rabet m'a raconté des chasses de louveteaux et de louvarts, dont j'ai gardé un souvenir trop confus pour pouvoir en parler, et c'est dommage, car il citait à chaque instant soit le marquis de Chavagnac, soit le marquis de Beaucaire, et ces intrépides veneurs sont presque légendaires aujourd'hui. En dernier lieu, avant de venir dans la Nièvre, il servait chez M. de la Jolivette.

Rabet était un remarquable valet de limier. Comme c'est avec lui que j'ai appris à faire le bois, j'ai pu me rendre compte de la conscience avec laquelle il s'acquittait de ce travail.

Nous partions souvent ensemble, une heure avant jour. Il venait siffler sous ma fenêtre amenant les deux limiers ; nous marchions quelque temps avant de nous séparer, mais dès que nous avions connaissance d'un sanglier, nous prenions les grands devants, l'un à droite, l'autre à gauche, pour nous retrouver quelques kilomètres plus loin, et puis recommencer jusqu'à ce que nous soyons sûrs de laisser le sanglier derrière nous ; alors le plus dur était fait, il ne s'agissait plus que de raccourcir l'animal ; c'est-à-dire de le remettre dans une enceinte aussi petite que possible, tout en évitant soigneusement de le mettre debout.

Il ne faut jamais oublier, quand on fait le bois, que sanglier bien attaqué est à moitié pris.

Naturellement, Rabet recherchait toujours le sanglier seul. Si par un heureux hasard, il rembuchait son sanglier dès le début de sa quête, il ne s'en tenait pas là, mais il allait fort loin en arrière, sur le contre de l'animal pour savoir d'où il venait (renseignement précieux pour la refuite probable) et pour se rendre compte s'il n'y avait pas quelque compagnie dans le voisinage ; puis il revenait, avant de rentrer, refaire une ou deux fois le tour de son enceinte.

Certain jour de chasse, pendant un déplacement dans la Nièvre de nos amis du Bourbonnais, mon Père avait réuni autour de sa table, pour le matinal déjeuner, généralement fixé à 9 heures, les invités habituels de nos laisser-courre. Il y avait là, entre autres, un aimable veneur normand, le baron de Vigan, qui venait tous les ans passer un mois chez son beau-frère, le comte de Berthier-Bizy, et qui, pendant ce déplacement, ne manquait pas une de nos chasses, qu'il suivait avec la tenue verte et noire et le bouton du marquis de Chambray.

Le vent et la pluie avaient fait rage toute la nuit, et nous nous demandions avec inquiétude si nous aurions quelque chose au rapport.

Au milieu du repas, chose tout à fait insolite, Rabet, tout ruisselant, apparaît à la porte-fenêtre de la salle à manger, et, sans autre préambule, il ôte sa toque et lance cette phrase :

« Qu'y qu'il dit le baromètre ? »

Mon Père répond : « Il monte, mon brave Rabet. »

« Eh bien, Monsieur le Vicomte, j'ai le gros sanglier. »

On s'imagine aisément le succès remporté auprès de l'assistance par cette phrase lapidaire si drôlement prononcée : « *kikidi*

le baromètre » ; on en a ri longtemps, en la répétant entre nous chaque fois que le temps était incertain.

Quand on aime vraiment la chasse, c'est passionnant de faire le bois, et que de choses curieuses on peut observer pendant la quête !

Je me souviens d'un jour où j'avais fait une énorme quête avec Rabet ! Nous avons arpenté toute la Bertherie (forêt des Bertranges) et rentrions au rendez-vous à la maison forestière des Limousins sans avoir rien trouvé, ni l'un ni l'autre quand, suivant un faux chemin, à quelques centaines de mètres du rendez-vous, nous rencontrons une grosse compagnie sortant en bonne voie d'un fourré à notre droite. Elle rentre dans un bois de l'État, bois de trente ans, à notre gauche, et fait tête sur une grande ligne que nous avons suivie ensemble le matin avant de nous séparer. Nous ne nous attendions pas à cette aubaine ; mais avions de la peine à croire que cette compagnie s'était remise dans le grand bois.

Faire deux layons en arrière, un layon en avant fut l'affaire d'un instant. Pas de sortie. Rabet me dit : « Il faut tâcher de les raccourcir, faisons avec précaution le layon qui reste entre les deux que nous venons de faire. » Et nous voilà longant le layon du milieu.

Rabet me précédait, je vois qu'il se baisse, il me fait signe d'en faire autant, et m'indique de regarder à ma droite. Alors je vois à travers une clairière toute la compagnie baugée sur une ancienne place à charbon.

Un des sangliers a soupçonné quelque danger ; il s'est assis et a l'air de veiller sur la bande.

Nous filons sur la pointe des pieds, en nous faisant tout petits ; cinq minutes après nous étions au rendez-vous, enfilant nos bottes et expédiant notre déjeuner !

Mon Père arrive avec quelques cavaliers ; Rabet lui fait son rapport et propose de tout découpler. On décide de tenter l'expérience ; les chiens sont découplés au rendez-vous même. Rabet les emmène au trot ; les met à la voie.

Les sangliers n'avaient pas bougé. Récri formidable, et un seul sanglier saute la ligne devant nous, suivi de tous les chiens en paquet... Le coup d'audace avait réussi.

Pendant de longues années, Rabet a eu un excellent limier, qui s'appelait Corsaire ; il le soignait tout particulièrement et lui gardait à la curée un morceau de choix qu'il mettait précieusement dans ses sacoches. C'était les « suites » des ragots, qu'il s'empressait de castrer aussitôt après l'hallali.

Un jour, comme nous formions le cercle autour d'un gros sanglier dont on préparait la curée, Rabet emportant les précieux testicules nous dit d'un air goguenard : « Messieurs, je suis sûr que vous ne vous doutez pas que ces « machines » peuvent être dans certain cas un excellent remède. » Et comme nous le regardions d'un air étonné autant qu'incrédule, il ajouta : « Eh bien oui, quand une jeune fille tarde à avoir son débucher, il n'y a qu'à faire bouillir ces testicules dans du vin blanc et lui faire boire le bouillon ; je vous garantis du résultat. »

J'ai dit que Rabet avait la science infuse ; son jugement était rapide, définitif, et prompt sa décision.

Je me vois encore, veneur très novice, suivant avec lui la ligne des Sires de Giry. Nous chassions un sanglier à son tiers an, depuis environ deux heures, lorsqu'à la hauteur des Bernets, j'entends un magnifique relancer.

Je m'imagine que le sanglier est sur ses fins et je le crie à Rabet. Il me répond froidement que ce récri ne lui dit rien de bon.

En effet, quelques instants plus tard, un excellent chien,

Crampton, vient se mettre derrière nos chevaux, et à 200 mètres devant nous, une compagnie passe la ligne, qui en est toute noire pendant quelques secondes.

Nous gagnons les devants et, sur la route de la Grange-Mouton, arrêtons, à coups de fouet, les chiens trop volages.

Rabet me dit alors : « Je parierais que notre sanglier s'est baugé dans les bauges de la compagnie. » Nous y allons, et c'était vrai. Cette fois, notre sanglier est relancé pour de bon, mais il est loin d'être pris, et ce n'est que deux heures plus tard qu'il tient les abois.

Une autre fois, toujours en forêt de Prémery, nous chassons un marcassin de 80, une année où le gland avait rendu les sangliers très vigoureux.

A la fin de la journée, ce marcassin va se faire battre au taillis au Loup. Tous les chiens sont rameutés, les trompes sonnent, la musique est superbe. Rabet seul n'a pas confiance ; il nous dit que le sanglier se moque de nous, que, pour l'instant, il amuse les chiens, mais que la nuit est proche et qu'il en profitera pour nous brûler la politesse. C'est bien ce qui arriva en effet.

Mais Rabet n'est pas toujours prophète de malheur, loin de là ; s'il y a des chances de prendre, il est le dernier à abandonner tout espoir.

Je me souviens encore d'un sanglier de 140 qui nous fit une chasse très dure.

A la tombée de la nuit, Rabet sonne la vue, je le rejoins un instant après. Il me dit : « Le sanglier a sa chasse, il y a de la lune, il ne faut pas lâcher, il est à nous. »

Parbleu, je ne demandais pas mieux ; la nuit vient, la lune se lève, et je crois bien ma foi que tout le monde rentre et que je reste seul avec Rabet.

Le sanglier va tenir les abois dans le ruisseau des Riots. Ce petit ruisseau coule sur un lit de cailloux, il est bordé par des bouquets de vernes.

Le sanglier continue à se défendre en tenant les abois courants, tantôt remontant, tantôt descendant le ruisseau. Nous prenons nos carabines et faisons la navette ; nous voyons bien les chiens qui aboient à droite et à gauche du ruisseau, mais impossible d'apercevoir le sanglier qui passe entre les vernes. Finalement, je dis à Rabet : « Suivez donc les chiens, je vais me placer dans le ruisseau et attendre le sanglier quand il redescendra. » Je choisis une place bien éclairée par la lune et, planté au milieu du ruisseau, j'attends le sanglier. Celui-ci, qui a senti et évité Rabet, vient à moi se faire casser la figure.

La curée est lestement faite. Enfin, je rentre à 9 heures du soir, sonnante joyeusement l'hallali, et trouvant tout le monde à table.